

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du Manoir, 5ème étage, porte gauche.

Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4ème étage, et frappa porte gauche.

À peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond :
« Enfin ! Je vous attendais. »

Edith tressaillit et s'immobilisa, figée par le ton impérieux et impatient de la voix.

D'où elle était, elle ne pouvait le voir mais c'était celle d'un homme, pleine et basse, puissante, et elle se représenta une carrure imposante, un corps qui prenait de la place.

Edith avait revêtu sa blouse d'infirmière et elle tenait un plateau à la main avec des seringues et divers ustensiles médicaux qui s'entrechoquaient au moindre mouvement.

Elle avait trente-huit ans et il y avait maintenant dix ans qu'elle exerçait, mais seulement deux qu'elle se rendait régulièrement dans cette clinique privée. C'était un bâtiment imposant, une construction ancienne mais rénovée, moins spacieux toutefois que l'hôpital public de la ville, ce qui lui donnait un côté plus chaleureux, rassurant. Cependant Edith ne s'y rendait pas tous les jours et elle n'était donc en réalité pas si familière des lieux, et entretenait des rapports cordiaux mais assez distants avec le directeur de l'établissement, Monsieur Ervich, et les collègues médecins et infirmiers avec qui ses échanges demeuraient strictement professionnels.

Edith travaillait au 5ème étage, au service gériatrie. Elle n'avait jamais eu l'occasion ni même la curiosité de s'aventurer dans les autres étages, à l'exception du premier étage où se trouvaient les vestiaires et les bureaux. Aussi cette voix qui l'accueillit de façon si inattendue et avec tant d'aplomb la surprit-elle fortement, et elle pensa évidemment à une erreur au moment où elle réalisait qu'elle s'était peut-être trompée d'étage.

Elle bafouilla des excuses : « Pardonnez-moi ! Je me suis trompée de chambre... » en amorçant déjà un mouvement pour s'éloigner mais la voix reprit, plus insistante : « Entrez ! Entrez ! Je vous attendais... »

Edith songeait que des patients l'attendaient à l'étage au-dessus et qu'elle n'avait vraiment pas le temps de s'attarder ici, mais une pointe de curiosité peut-être et ce qu'il y avait d'impératif dans l'élocution de l'homme la décidèrent et elle se dirigea vers la porte entrouverte au

fond du couloir. Les autres portes étaient toutes fermées, ce dont elle s'étonna. On n'entendait pas de gémissements, pas de raclements de gorge, pas de faibles appels comme dans les couloirs de gériatrie : un silence troublant régnait.

Edith traversa donc le couloir, d'un pas mécanique qui résonnait sur le carrelage luisant. La fatigue l'enveloppait comme dans de l'ouate. Depuis sa séparation d'avec Arnaud quelques mois plus tôt, une sorte de dépression lui coupait l'appétit et le sommeil et l'affaiblissait, elle d'ordinaire si sereine, équilibrée. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait : elle avait perdu goût à la vie et n'accomplissait plus ses fonctions d'infirmière, son rôle de fille auprès de parents déjà assez âgés, d'amie, que par devoir, mécaniquement. Dans son entourage on s'en étonnait et on commençait à s'inquiéter. Léa son amie d'enfance l'incitait à sortir pour se changer les idées mais Edith n'avait définitivement envie de rien et refusait toutes les propositions pour passer ses soirées en solitaire devant la télé.

Mais cet étrange appel avait eu raison de son inertie et elle s'arrêta devant la porte qu'elle entrouvrit doucement. Il entra alors dans son champ de vision, le corps penché sur une table recouverte d'une multitude de produits : Klein, le psychiatre, c'était lui ! C'était un homme non pas obèse mais assez gros, la tête recouverte d'une chevelure noire foisonnante et frisée, des lunettes bleues sur le nez qui lui donnaient un air un peu fou. Il portait lui aussi sa blouse blanche.

Elle le croisait sans lui parler mais tout le monde ici avait beaucoup de respect pour lui, c'était un médecin renommé dans sa discipline, qui inspirait en outre de la sympathie avec sa dégaine de savant excentrique. Elle se souvint de l'avoir croisé à peine vingt minutes auparavant, lorsqu'elle était arrivée. Elle n'avait échangé avec lui qu'un rapide coup d'œil et un bonjour discret, comme d'habitude. Elle n'était, de toute façon, pas très ouverte ni très attentive ces temps-ci, et elle n'avait rien remarqué de particulier.

« Vous faites erreur je crois... » prononça t-elle pour lui signifier sa présence.

Klein se retourna vivement avec un large sourire.

« Pas du tout... pas du tout... C'est bien vous que j'attendais... Mademoiselle Tinot, c'est ça ? »

« Euh... oui... » répondit Edith, avec un peu de réticence. L'énergie, la volubilité du médecin redoublaient sa fatigue.

Il lui tendit une main qu'elle serra mollement mais lui saisit sa main à elle avec fermeté et la conserva quelques secondes avant de la relâcher doucement, dans une presque caresse.

Il ferma la porte et la verrouilla.

Edith le remarqua et elle pensa que ce n'était pas normal, que quelque chose de louche se tramait, mais l'homme avait sur elle un effet lénifiant et anesthésiant.

Il remarqua son trouble et la rassura aussitôt : « Ne vous inquiétez pas... J'ai pensé que vous pourriez m'aider, dans le cadre d'une expérience importante, très importante... Vous voulez bien m'aider ? »

Le ton de l'homme était à la fois calme, apaisant et d'une assurance inflexible, irrésistible. Edith eut une sensation étrange, celle de n'être plus maîtresse d'elle-même, d'être à la merci de cet homme, totalement. Mais c'était agréable, reposant. Il lui semblait qu'elle n'avait plus à décider, qu'elle n'avait plus qu'à obéir, qu'elle pouvait enfin lâcher prise et se défaire de toute responsabilité. C'est à cela qu'elle aspirait depuis plusieurs mois, non pas à la mort mais à l'oubli, une forme de démission. Même se lever le matin était devenu pénible.

C'est ainsi que cela commença, de cette manière bizarre et brusque. Comme si le docteur Klein avait eu le pouvoir de guider ses pas jusqu'à lui.

Klein lui décrivit les étapes de cette expérience et ses finalités dans un discours onctueux, avec des termes qu'elle ne comprenait pas, il parla molécules et ADN, Edith écoutait sans vraiment entendre et quelques mots qu'elle ne comprenait pas surnageaient dans ce magma et affleuraient à sa conscience : « rapamycine », « immunosénescence », « mTOR », « pilules de thérapie génique et épigénétique »... Klein ne la quittait pas du regard, tout en lui parlant il la regardait droit dans les yeux et tout cela l'hypnotisait, sa douceur, sa persuasion, et puis il s'adressa à elle plus particulièrement, elle serait le sujet d'une expérience scientifique révolutionnaire, elle n'aurait rien à faire qu'à suivre ses consignes, ça ne serait pas douloureux, ni même contraignant mais elle se rendrait ainsi extrêmement utile à l'humanité. Guérir l'humanité de la vieillesse : voilà l'objectif sublime qu'il s'était fixé. On avait découvert des propriétés anti-vieillesse dans les molécules de certains neuroleptiques, et il s'agissait de tester cela de manière plus radicale. La vieillesse n'était plus une fatalité, et elle, Edith, n'avait-elle pas envie de rester jeune, n'avait-elle pas peur de se voir vieillir, lentement se dégrader, perdre ses facultés mentales et physiques, sa beauté et sa fraîcheur se faner irrémédiablement ? Elle avait trente-huit ans déjà mais ce n'était pas trop tard, le processus pouvait encore s'inverser, il en avait la certitude. Le traitement qu'il avait mis au point permettrait de lutter contre le vieillissement de l'organisme, de la peau mais aussi de régénérer les neurones. Il n'était pas habilité à cela, bien sûr, il n'était pas chercheur, pas neurologue ni généticien mais simple psychiatre, il devrait faire ses expériences d'abord dans l'ombre, mais un jour on le remercierait, il en avait la conviction. Bien sûr il y avait déjà des recherches en cours dans ce domaine dans des laboratoires de France et partout dans le monde, mais sa thérapeutique à lui était différente, il avait eu une idée de génie.

« Cet homme est fou », cette idée la traversa et une vague peur bouscula son inertie.

Maintenant elle voyait nettement la folie des grandeurs dans ces grands yeux illuminés. Il le sentit peut-être et il changea de registre, son discours se fit plus mesuré, bien sûr vous n'êtes pas obligée d'accepter, mais je vous observe depuis un moment et je pense que nous formerions un parfait binôme, j'ai jeté mon dévolu sur vous d'une certaine façon et vous pouvez en être flattée, je vous accorde toute ma confiance et j'espère que je n'aurai pas à le regretter, tout cela pour l'instant doit rester entre nous, vous comprenez ?

Il lui tendit un flacon, rempli d'un liquide orangé. Vous passerez me voir chaque semaine, c'est entendu ?

Et Edith se sentit renoncer, elle n'avait pas la force de lutter et après tout pourquoi pas ? Ça ou autre chose... Et puis, oui, elle s'en rendait compte maintenant : elle avait peur, une peur terrible de la vieillesse, un dégoût de sa vieillesse, de ces rides qu'elle voyait apparaître insidieusement au coin de ses yeux, sur ses mains, de sa peau qui devenait plus flasque par endroits. Arnaud avait dû la quitter pour cela, au fond, lui qui était plus jeune qu'elle. Et maintenant, que pouvait-elle espérer ? Déjà elle ne sentait plus le désir dans le regard des hommes. Elle vieillissait et elle n'aurait pas d'enfant, elle n'en voulait d'ailleurs pas, elle ne revivrait pas même sa jeunesse à travers celle d'un enfant, par procuration. Elle vieillirait seule. Laide.

À moins que... à moins que cela marche après tout. Elle prit le flacon et en avala le contenu.

Par ce geste elle scellait un pacte avec le psychiatre, et durant une année entière, chaque semaine, elle se rendrait, au 32 avenue du Manoir, au 4ème étage, porte gauche, sans que jamais Monsieur Ervich ni aucun de ses collègues ne soupçonne rien.

Le professeur mégalomane manipulait sa créature, il l'auscultait et guettait les signes de rajeunissement, la preuve que son projet fou fonctionnait. Et en effet, la peau d'Edith devenait plus lisse à mesure que les mois passaient, retrouvait la fermeté de ses vingt ans. Mais ce qu'elle gagnait en jeunesse, Edith semblait le perdre en santé mentale : l'élixir du Docteur Klein était devenu une obsession et loin de la combler, il l'épuisait dans cette lutte acharnée contre les marques du temps. Elle avait, parfois, le sentiment terrifiant d'avoir perdu quelque chose de son humanité en même temps que la sénescence tant redoutée.

Malgré tout Edith ne parvenait pas à se défaire des griffes du médecin, il lui semblait qu'il lisait en elle à cœur ouvert, et choisissait toujours les mots qu'il fallait pour la convaincre. Leurs rendez-vous clandestins n'étaient pas uniquement l'occasion de lui donner son breuvage : il étudiait attentivement son comportement, ses attitudes et ses expressions, il avait ce pouvoir presque surnaturel de saisir ses pensées et ses sentiments tout comme de la conduire là où il le

voulait, en dépit de ses réticences. Parfois elle se demandait s'il n'était pas une sorte de magnétiseur ou de gourou déguisé derrière sa blouse de médecin. Il savait habilement lui représenter sa vie présente ou celle qui l'attendait sans lui comme un échec, une lente descente aux enfers, pour lui faire miroiter ensuite, grâce à son remède miracle, une vie merveilleuse. Il lui disait ce qu'elle avait envie d'entendre et elle ne pouvait plus se passer de lui.

Des questions très pragmatiques pourtant la taraudaient régulièrement. Ce processus de rajeunissement était-il réversible ? Était-il limité ? Était-il sans dangers ? Et puis il arriverait bien un jour où les gens le remarqueraient, trouveraient ça étrange, puis carrément effrayant. Elle serait un monstre à leurs yeux. Alors il lui semblait qu'elle paierait son désir fou, cette tentation vouée à l'échec de repousser la mort, de maîtriser la vie et de se mesurer à Dieu, elle pensait à Victor Frankenstein et à sa créature.

Elle ne sut jamais jusqu'où cette expérience aurait pu la mener car un matin, elle trouva le bureau du docteur Klein vide.

Elle descendit au premier étage et croisa le directeur auprès duquel elle s'informa, l'air de rien, des raisons de cette absence. Sans parvenir à cacher son malaise, Monsieur Ervich bafouilla des explications évasives.

Le lendemain elle apprit que Klein avait été démis de ses fonctions et poursuivi en justice. On avait découvert que le docteur administrait, à leur insu, à de nombreux patients, des substances interdites. Il fit la une des journaux cette semaine-là : « Un médecin psychiatre réputé et salué par ses pairs devenu fou », « L'horrible dérapage d'un médecin sans déontologie », « Convaincu de posséder « l'élixir de jeunesse », il utilisait ses patients comme cobayes »... Elle n'avait donc pas été la seule ? Le choc fut brutal en réalisant que cette relation qu'elle avait malgré tout voulu croire privilégiée ne l'était pas du tout, qu'elle n'avait été qu'un rat de laboratoire parmi d'autres.

Quelque temps plus tard, Ervich disparut à son tour : il était mis en examen pour complicité. Une enquête policière eut lieu et Edith fut interrogée. Elle raconta ce qui s'était passé et découvrit qu'une bonne part de ses collègues avaient été approchés par le docteur et avaient accepté comme elle de participer à l'expérience. Des effets secondaires surprenants étaient apparus chez certains des patients et des victimes consentantes – si tant est que l'on puisse vraiment les considérer consentantes face à une personnalité aussi manipulatrice que le docteur Klein, ajouta le policier qui enregistrerait le témoignage d'Edith – et avaient fini par mettre la puce à l'oreille à d'autres médecins.

Quelqu'un finit par porter plainte. Un médecin alla y voir de plus près et les expériences illégales du psychiatre découvertes. Les motifs du directeur et le rôle qu'il joua dans cette histoire demeuraient assez obscurs.

Peu de temps après ces événements, Edith démissionna de son poste au 32 avenue du Manoir où l'on avait nommé un nouveau directeur. Elle n'avait pas guéri de sa dépression, et l'emprise qu'avait exercée le docteur sur elle durant plusieurs mois l'avait fragilisée davantage. Elle se demandait parfois ce qu'il adviendrait de l'humanité dans les décennies à venir, maintenant que l'on connaissait le moyen de rajeunir. Peut-être qu'un jour plus personne ne vieillirait, mais cela prendrait sûrement beaucoup de temps. Il y aurait des enjeux financiers énormes et cela ferait l'objet de profits qui généreraient des milliards aux plus gros laboratoires pharmaceutiques. D'abord les riches seulement pourraient s'offrir la jeunesse éternelle. Et peu à peu, cela se démocratiserait. Peut-être même qu'un jour, l'homme parviendrait à vaincre la mort. Elle en avait des frissons dans le dos. Pour l'heure, il lui fallait réapprendre à vivre avec l'idée de sa vieillesse, l'idée de sa déchéance qui

n
,
e
n

s
e
r
a
i
t

p
e
u
t
-
ê
t
r
e

p